

## Psychanalyse et savoir de l'existence

*Questions posées à Alain Juranville lors de son intervention au colloque Lacan avec Hintikka, tenu à l'Institut Finlandais à Paris, le 21 et 22 novembre 2011.*

PREMIÈRE QUESTION. Vous soulignez la différence qui sépare le savoir philosophique de la science. Mais Lacan n'était-il pas sensible à l'idée de regagner à la psychanalyse un statut de scientificité, même s'il laissait la question en suspens? En particulier, vous affirmez que le théorème d'incomplétude de Gödel marque le point de séparation entre la théorie du signifiant et la science, à laquelle, d'après vous, il n'appartient pas (1984, 309). Or, la science a beaucoup changée, justement sous l'incidence de ce théorème de Gödel. Qui a ouvert l'espace d'une véritable « altérité » au-delà de la complétude logique d'abord supposée universelle. Mais qui en même temps est un énoncé mathématiquement précis, et ne se trouve nullement en dehors de la science, mais plutôt dans son centre.

D'ou la question : votre prise de distance à l'égard de la science, ne sert-elle pas surtout à protéger un noyau intuitif de la pensée (philosophique et psychanalytique), en lui-même parfaitement valide mais incapable de se défendre de lui-même contre une épistémologie trop simpliste, basée sur une logique trop restreinte, et qui appelle à une « réforme de l'entendement » (Lacan, 1966, quatrième de couverture)? Cette distance, ne tient-elle que pour autant qu'une reconstruction rationnelle qui ferait justice à ces intuitions n'a pas encore été effectivement donnée? Le savoir de l'existence, qui d'après vous est et doit se réaliser comme un savoir de l'inconscient, ne consiste-t-il pas justement en une analyse rationnelle voire logique? En quoi une telle analyse se tiendrait en dehors de la science? Bref, vouloir, après Gödel, ramener la psychanalyse à la science, est-ce encore la tuer?

DEUXIÈME QUESTION. Vous avez parlé du « point de vue névrotique » de Lacan (Juranville, 1984, 121 172 196 226 239 277), et aussi du caractère contradictoire voire aporétique de sa théorie (2004, 27-30). Caractère que vous dites nécessaire et fécond, mais que néanmoins vous proposez de résoudre par une théorie du signifiant provenant d'une lecture philosophique dans laquelle s'annonce déjà votre thèse d'un savoir philosophique de l'inconscient.

Mais l'aporie de Lacan n'apparaît-elle pas chez vous-même, quand vous affirmez, d'une part, que le signifiant « [ni] n'affirme ni n'exclut qu'il y ait plénitude quelque part » (1984, 87), et d'autre part, que cette plénitude, le signifiant la « fait à la fois attendre [...] et l'affirme impossible » (1984, 216) ? Peut-on, à la fois, considérer que « [le] discours psychanalytique, en quoi s'accomplit, chez Lacan, la découverte freudienne de l'inconscient et de la pratique analytique, est et affirme [le] réel » (1984, 481), et d'autre part, appeler à un savoir encore à venir, qui, en dehors de la psychanalyse, rendrait raison de ce réel par un savoir philosophique ?

Bref, se peut-il que ladite aporie ne tienne pas à une présentation erronée de la théorie psychanalytique, provenant d'une fausse intuition, mais à la difficulté intrinsèque de son articulation même ? Et suffit-il de mettre en lumière le jeu de l'aporie, pour vraiment la penser voire la résoudre ?

TROISIÈME QUESTION. On dit souvent que l'interprétation psychanalytique montre au patient ce qu'il fait pour qu'il puisse agir autrement, ainsi gagnant en liberté. Mais vous dites autre chose : vous dites que l'interprétation doit montrer ce en quoi le symptôme est déjà en lui-même l'ébauche d'une solution, tentative de réponse, et que l'interprétation doit montrer ce en quoi cette solution était justement la bonne (2004, 42). De même, vous dites à l'occasion que la vraie séparation provient de la capacité du sujet de pardonner à ses parents. Et je ne doute pas que vous pensez à cette capacité quand vous faites résulter l'autorité du psychanalyste, son tenant-lieu de ce que Lacan appelle « la Chose », de son travail — travail d'abord supposé, mais qui doit avoir sa part de réel — de sublimation. Cela semble entièrement convaincant au niveau intuitif, et rejoint parfaitement la « méthode métaphorique » de votre philosophie. Mais quelle est la raison systématique, comment cela se déduit-il de la théorie du signifiant telle que vous l'avez exposé ?

QUATRIÈME QUESTION. Vous affirmez que c'est par le jeu — jeu du langage — que l'existence peut se comprendre comme l'inconscient. Or Lacan, avec la théorie du temps logique, ne reste-t-il pas à une détermination très abstraite de ce jeu? N'y a-t-il pas dans la théorie de la psychanalyse, à part les données générales et constitutifs de la théorie du signifiant, une lacune enorme concernant la méthode nécessaire pour faire valoir ces données voire pour les subjectiver? En ce qui concerne le temps juste de l'interprétation, le rôle de la patience dans la cure, le pouvoir-attendre, mais aussi le moment à ne pas rater, ne dépendons-nous pas complètement de l'intuition clinique? Et la métaphore de Freud, qui compare le déroulement effectif de la cure à un jeu d'échec, où il y a une théorie de l'ouverture et une théorie de la fin, mais pas du milieu de la partie, n'est-elle pas toujours parfaitement juste?

Permettez-moi de poser la question encore autrement. En parlant du jeu, vous soulignez l'importance de Wittgenstein. Qui, d'après vous, « atteint, du moins dans ses descriptions, l'inconscient » (2000, 233). Or, Wittgenstein est à l'origine de l'idée philosophique du jeu du langage. D'où la question : quelle inspiration tirez-vous de Wittgenstein pour votre pratique de psychanalyste? Quelle relation y a-t-il entre l'idée philosophique du jeu du langage et la façon — si l'on peut dire : la méthode — de mener une cure?

## Références

Juranville, Alain : 1984, *Lacan et la philosophie*, PUF, Paris. 1, 2

—, 2000, *La Philosophie comme savoir de l'existence*, Vol. 3, L'inconscient, PUF, Paris. 3

—, 2004, Psychoanalyse und Existenz. Ein Gespräch mit Wolfgang Brumetz, *texte. psychoanalyse. ästhetik. kulturkritik.* 24/1, 27–49. 2

Lacan, Jacques : 1966, *Écrits*, Seuil, Paris. 1